

Portable, uniforme, dictée mais aussi dédoublement des CP ou Conseil scientifique... Du symbolique au structurel, le ministre de l'Éducation attaque sur tous les fronts et se révèle très tacticien. DÉCRYPTAGE, PAGES 2-5

Libération

BLANQUER LE BULLDOZER



IDÉES Musulmanes et féministes

Communautarisme ou lutte anti-discrimination? L'émergence depuis les années 2000 d'un féminisme réinterprétant le Coran dans un sens plus égalitaire divise. Panorama d'engagements divers. ENQUÊTE, PAGES 22-24

CINÉMA Portrait en abyme à la cour de Chine

Melvil Poupaud en prêtre français du XVIII^e chargé de peindre l'impératrice Qianlong: la fresque de Charles de Meaux décrit avec subtilité le jeu violent des apparences. PAGES 26-29

(PUBLICITÉ)

MAGISTRAL!

Tour du monde à la voile en solitaire. Record battu!

#trimaranMACIF #Extramerestre



Essentiel pour moi

Retrouvez-nous en page centrale.

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Allemagne 2,50 €, Andorre 2,50 €, Autriche 3,00 €, Belgique 2,00 €, Canada 5,00 \$, Danemark 29 Kr, DOM 2,60 €, Espagne 2,50 €, Etats-Unis 5,00 \$, Finlande 2,90 €, Grande-Bretagne 2,00 £, Grèce 2,90 €, Irlande 2,60 €, Israël 23 ILS, Italie 2,50 €, Luxembourg 2,00 €, Maroc 20 Dh, Norvège 30 Kr, Pays-Bas 2,50 €, Portugal (cont.) 2,70 €, Slovénie 2,90 €, Suède 27 Kr, Suisse 3,40 FS, TOM 450 CFP, Tunisie 3,00 DT, Zone CFA 2 300 CFA.

NICOLAS TAVERNIER, REA



M 00135 - 1220 - F - 2,00 €

GINÉMA

«Le Portrait interdit» saisit l'impératrice

Tournée dans les studios de Pékin, la fresque retorse de Charles de Meaux retrace avec minutie l'impossible liaison entre l'épouse de l'empereur et le prêtre français chargé de la peindre. Un brillant jeu de miroirs qui reflète le caractère intraduisible de la tradition chinoise par le regard occidental.

Par
LUC CHESSEL

Au moment d'entrer dans la salle de projection du siège parisien d'Anna Sanders Films, sa maison de production, Charles de Meaux prévient, par plaisanterie ou par politesse : «*Ce n'est pas un film d'action.*» Après avoir vu *Le Portrait interdit*, il faudra courtoisement le contredire. Les aventures triangulaires du peintre jésuite Jean-Denis Attiret, de l'impératrice Ulanara et de l'empereur Qianlong dans la Chine du XVIII^e siècle n'ont de statique que le maintien du port de tête, et encore. Sous le glacé des séances de pose, gagne le feu qui couve ; entre les couches d'une reconstitution minutieuse, s'agit le jeu violent des apparences, le combat sans merci des images entre elles.

Au départ de ce film qui n'est peut-être pas ce qu'il a l'air d'être, il y a un tableau réel – mystérieusement

réapparu en France il y a une dizaine d'années et conservé au musée de Dole (Jura) : le «*portrait à l'occidentale*» de la seconde par le premier, sous les ordres du troisième. Le cinéaste Charles de Meaux, qui est aussi producteur et plasticien, a tourné ses quatre longs métrages en Asie, dont celui-ci, dans les studios de cinéma de Pékin, la gigantesque Film City sise à quelques kilomètres de la Cité interdite où son récit se déroule.

«SUICIDE SOCIAL»

Il y imagine la rencontre entre les personnages d'un épisode à la fois célèbre et opaque, qui a selon lui plusieurs directions pour son héroïne éperdue : «*D'une part, l'amour impossible avec l'empereur, qui est le thème habituel de cette histoire connue dans la tradition chinoise ; et d'autre part l'amour, plus impossible encore, avec le peintre français, qui relève de l'invention. Mais cette fiction est née du portrait lui-même.*

Dans le film, l'amour d'Attiret pour Ulanara est peut-être plus une fascination pour la peinture qu'envers la femme réelle, ce qui est selon moi plus troublant. C'est l'occasion, dans ces pages, pour un double portrait de l'auteur en peintre de cour et en princesse romantique : où le récit des aventures filmiques compliquées d'un Français en Chine se double, à chaque réponse, d'un désir d'absolu qui semble le moteur de toute l'entreprise. C'est comme si la Chine (impériale ou contemporaine) devait rester, même ressuscitée et documentée sous toutes ses coutures, quelque chose comme un fantôme de peintre : une image barrée, une vision empêchée, tragique, une blessure ouverte, par un regard forcément oblique, dans la plénitude souveraine d'une représentation de style Empire. Car on ne peut que chercher l'analogie entre ce cinéaste en déplacement et son peintre en exil, joué par un Melvil Poupaud dont le manda-

rin phonétique n'aura pas eu besoin de doublage (l'acteur raconte les dessous de l'affaire dans son journal de tournage publié depuis, *Voyage à Film City*, qui s'inscrit dans la tradition jésuite des récits d'Européens en Orient, comme ceux laissés en son temps par son personnage). Charles de Meaux ne nie pas, mais minimise : «*Un parallélisme des situations s'est installé, quand sont venues les difficultés de fabrication, qui a peu à peu rebondi sur le film. Dans le scénario, c'était autre chose. Deux aspects m'intéressaient plutôt au départ : d'abord le destin de cette femme, une histoire romantique avant l'heure, dans le cadre d'une civilisation où le romantisme n'a pas vraiment droit de cité. Et ensuite les liens de ce récit avec une histoire de la représentation. Le suicide social de l'impératrice est un suicide de la représentation, son image a été effacée, supprimée, elle a disparu de la vue de l'empereur. C'est une princesse déchue, non pas d'après moi*

pour des raisons de pouvoir et de jeux d'influence dans la Cité interdite, mais parce qu'elle se met à dire "je" : une histoire de femme qui veut exister par elle-même.» Sur ce point, il sourit en évoquant l'actrice de son film : «*Fan Bingbing est une énorme star en Chine, elle joue les rôles principaux de superproductions, où cette nécessité, pour une femme, de se battre pour exister s'exprime de façon outrée : elle joue des super-héroïnes, des pilotes de chasse... Chercher des choses plus sobres l'a donc beaucoup intéressée.*»

«L'ESSENCE DES CHOSES»

C'est partout sur des questions de représentation qu'il raconte avoir bataillé, luttant avec son équipe chinoise pour l'exactitude d'une reconstitution fidèle. «*Cela concerne plus largement le rapport des Chinois avec leur histoire. La production de films historiques là-bas est énorme, 60 à 80 % des films : d'une part, les gens ont un goût frénétique*





Fan Bingbing en impératrice Ulanara (ci-contre et en bas), et Melvil Poupaud dans le rôle de Jean-Denis Attiret (à g.).

PHOTOS REZO FILMS



de ça ; d'autre part, ça évite les problèmes que peut poser le fait de parler du présent. Mais la façon de représenter aujourd'hui la Cité interdite obéit à des codes, qui veulent que ça soit le plus grand et le plus fastueux possible, sans recherche historique précise, avec tout un imaginaire national en partie créé par les habitudes des décorateurs. Ce qui m'intéressait, c'était la réalité de cet espace, d'après les sources que j'ai consultées : au milieu d'une ville qui était alors déjà très grande et active, cet énorme rectangle de vide, abstrait et symétrique. C'est construit pour être vu du ciel ! On a travaillé dans ce sens sur les décors, mais aussi sur les espaces sonores. L'endroit était baigné dans le silence pour ne pas déranger les pensées de l'empereur. On a donc cherché des ambiances extérieures très dures et réverbérées, et à l'intérieur, le silence confiné de ces petites pièces, conçues pour être chauffées. C'est une ville où il peut faire très froid...»

Il semble pourtant que parler ici d'exactitude ou de ressemblance pose certains problèmes, qui sont au cœur des thèmes du film lui-même. L'impératrice y demande au Fils du Ciel, en gage d'une défaite de celui-ci au jeu de dames, le « portrait à l'occidentale » qui provoquera sa rencontre avec le frère Attiret, au cours de longues séances de pose. Les arts européen et chinois de l'époque y trouvent une occasion d'entrechoquer leurs mérites. Le Portrait interdit est-il à son tour un « film à l'occidentale » sur un thème chinois ? « Bien que discuter massivement de ces choses-là tombe très vite sous le coup du cliché, donc pour le dire un peu vite, le principe de l'art chinois de cette époque serait de représenter l'essence des choses, alors que l'art occidental travaille l'illusion. Si on prend tel objet, le peintre chinois montre toutes ses dimensions en une, y compris sa fonction, son usage, sa place dans l'ordre des choses, alors que le peintre euro-

péen va chercher la façon dont il nous apparaît d'un certain point de vue, en une image qui laisse ses autres côtés dans l'ombre, en clair-obscur. On peut penser que l'art chinois, avec son côté absolu ou intégral, est plus proche de l'art conceptuel, si on pense par exemple à la fameuse chaise de Joseph Kosuth [One and Three Chairs, 1965, ndlr], qui tient ensemble l'image, le mot et l'objet. »

«UNANIMISME»

A reprendre la distinction, on pourrait dire que le film met les deux pôles en tension à chaque plan, comme tendu entre deux classicismes contraires, jusqu'à s'échauffer et s'effriter, à mesure que l'un contamine l'autre et vice-versa. Cet échange décrit aussi bien le destin de ses personnages. La digne princesse fait l'expérience de la passion, donc de la division (littéralement, par un tour de passe-passe formel dont on n'éventrera pas l'étrange

surprise), quand le prêtre-peintre cherche à maintenir l'unité, à réconcilier dans son art la sensualité de la chair et la règle de sa foi : deux trajets en miroir qui signent leur perte et leur gloire. Peut-être faut-il encore entendre en ce sens ce que Charles de Meaux dit du pays qu'il a longuement fréquenté et qui semble être resté, aux yeux de nombreux étrangers à travers les âges, l'image même d'une altérité radicale. « L'histoire de la Chine à cette époque a des échos, surprenants d'ailleurs, avec la société chinoise d'aujourd'hui, avec son abstraction peut-être, avec son unanimisme sur la façon dont les choses doivent se passer, et donc dans ses relations avec l'étranger, qui relèvent d'une fascination autant que d'une absence. C'est une certaine ouverture – qui est aussi pragmatique, économique – mais qui s'arrête là. » Tout comme l'empereur (interprété ici par le chanteur de hip-hop Huang Jue) résiste

au charme des portraits à l'occidentale, « la Chine » résiste, à même sa perpétuelle image de marque, au miroir tendu de l'extérieur par sa force de séduction. Ce n'est pas pour rien que le générique de fin du Portrait interdit défile au rythme de la procession de The Eternal, la chanson de Joy Division dont on ne cherchera pas en vain à doubler les paroles en français : « Played by the gate at the foot of the garden / My view stretches out from the fence to the wall / No words could explain, no actions determine / Just watching the trees and the leaves as they fall. » Le film chinois de Charles de Meaux est un jardin à la française : promenade où la barrière est le seul chemin, où l'interdit est l'unique possible. ♦

LE PORTRAIT INTERDIT
de CHARLES DE MEAUX
avec Fan Bingbing,
Melvil Poupaud,
Huang Jue... 1h 43.